

proses fantasmatiques

vales et  
enterrements

marc blanchet

LA LETTRE VOLÉE



proses fantasmatiques

valse et  
enterrements

marc blanchet

LA LETTRE VOLÉE

---

## État des lieux

La terre est ronde. Il n'y a plus d'espace inconnu. Quiconque imaginerait en découvrir un, verrait s'avancer à sa rencontre des indigènes qui, aimablement, lui diraient : – Vous avez du retard. Si un voyage est possible, il ne peut être de cette nature. Cela ne peut seulement commencer, recommencer, qu'en appuyant ce corps confus sur cette vieille table en bois. Nous avons tout conquis, que voulez-vous ! Même le Temps fatigue. Il finira, lui aussi, par être connu de toutes parts. Nous le retournerons, examinerons comme un parchemin ses latitudes. Nous découperons des motifs dans ses heures, ses secondes. Chacun pourra mettre un bout d'éternité dans sa poche.

Puisqu'il n'existe plus de terre à découvrir après des jours et des jours de mer bousculée et de forêt lente, ni même une minute d'incendie à vivre au sein de ce grand ennui qui nous guette tous, je décidais, appuyé contre cette table, de reprendre mon étude du monde.

En matière de reconnaissance, je ne figurais pas au registre de l'époque. Pourquoi ne pas se présenter en ces termes ? J'étais de mon côté, dans un isolement involontaire, convoquant sur cette bonne vieille table en bois tout ce que l'imagination voulait bien faire sortir de mon esprit. Je n'existais pas dans les listes officielles, les recensements polis ou autres matières à délation.

Je ne le cache pas : dans cette solitude quelque peu bénéfique, je caressais l'idée d'un grand roman. On disait la chose à jamais

impossible. Néanmoins la chose impossible rencontrait à mon époque un grand succès. Les gens voulaient des histoires. Ils avaient commencé enfants, en avaient assez de la consolation des poèmes ou de la réflexion émérite de quelques hommes qui auraient été autrefois, plus travailleurs, d'authentiques philosophes.

On désirait des histoires à n'en plus finir. À peine achevées, elles devaient recommencer. On demandait à ces contes nouveaux d'être d'une passionnante allégresse, quoique lourds de promesses. Avec des amours certains – et beaucoup de cruauté. Et quand les personnages mouraient, on n'avait qu'à les ressusciter.

Je m'étais attelé à la fabrication de cette fresque grandiose. J'avais engrangé des notes, des livres, de la documentation à ne plus savoir quoi en faire. Tout cela était classé en fichiers, dossiers et classeurs sur des étagères. Ma bibliothèque n'était pas loin de jalouser cette somme monstrueuse. Un personnage apparaissait : je pouvais produire sa photographie, la parodie de sa photographie, autant de métamorphoses que seuls des hommes inspirés peuvent réaliser.

Pour une pareille tâche, il faut de l'érudition. Chacun a ainsi l'impression, grâce à l'ivresse des faits et des références, d'étendre son territoire, éprouve l'heureux sentiment d'avoir annexé un pays tout entier sans la moindre négociation, la moindre perte dans ses troupes.

Qui dit fresque dit Histoire. Pour enrichir cette érudition, je fouillais dans les livres anciens afin d'émouvoir, voire terrasser, mon lecteur. Écrire demande à être autant cultivé que son siècle. Lui aussi en avait engrangé de la connaissance ! Il avait été très productif. Il ne fallait pas céder à sa terreur ; elle est souvent la cause de notre infécondité.

Évidemment il y a les meurtres, les génocides. Aujourd'hui tout le monde le sait, en fait parfois les frais. Plus encore, il y a cette grande nouveauté, qui perturbe davantage les auteurs : l'exploitation commerciale, infiniment fertile grâce à la fiction, de toutes ces tueries.

La fiction permet bien des choses. Ne pouvant filmer mon imagination, je dus l'écrire, composer pour me distinguer de mes pairs un tissu sincère d'intrigues et de rebondissements.

Je produisis beaucoup, détruisis très peu. Cela doit s'avérer incroyable. Il faut impressionner. « Comment faites-vous ? Comment cela sort-il de votre tête ? » : voilà le genre de questions que je voulais entendre au final. Ces exclamations eussent été en quelque sorte des paraphes apposés en bonne et due forme en bas de mon formulaire d'inventif méritant. Le regard admiratif des lecteurs était la seule reconnaissance envisageable.

Or je m'étais engagé à la même période, pour assainir ce corps de ses positions raides, parfois infructueuses à force de tension, une saine gymnastique : la danse. La valse avait retenu mon attention, même si d'autres danses m'avaient suffisamment séduit pour que j'en apprenne les rudiments en différents salons. Ces lieux d'enchantement nécessitent de féminines présences ; quand on se donne entier à la littérature, il est bon de sortir de chez soi pour respirer dans ces espaces aux musiques anciennes ; on enlace durant quelques pas ; le pas de deux, parfois, s'effondre sur un canapé.

Une étrange addition apparut. Alors que j'espérais me retrouver seul de retour d'une de ces soirées afin de me consacrer à mon ouvrage, je vis mon existence peu à peu envahie par des créatures de toutes sortes, bouleversant mes habitudes, corrompant l'écriture, navrant quelques amitiés, ou les exacerbant. Pire : toute nouvelle femme recueillie entre mes bras était promise à la mort – et manifestement l'ignorait.

Dès qu'ils commencèrent, ces temps d'hécatombe ne s'arrêtèrent plus. L'une après l'autre je perdis mes danseuses. Les enterrements alternaient avec ces heures où, entre épuisement et ravissement, je donnais un peu plus de stature à mon corps, le faisais rêver contre une femme en sursis, tentant à l'écart de chacune de poursuivre ma grande œuvre. Ah combien de pas de danse croisés à des marches

funèbres ! Tantôt je traînais derrière des corbillards, tantôt je traversais la salle en compagnie de ma cavalière.

Je ne cessais plus de progresser et dans la danse et dans le deuil. Faisant le compte des disparues en même temps que j'apprenais de nouveaux pas. Dans le vaste immeuble où je vivais, ces êtres chers, quand elles n'étaient pas mes voisines, en vinrent toutes à me visiter pour mieux me quitter. La liste en devint troublante.

Et moi, de plus en plus esseulé, n'offrant plus qu'une ombre égyptienne aux murs, je me rappelais – d'un cerveau attristé – telle ou telle danseuse, tel ou tel décès, tel ou tel pas éminemment chorégraphique.

La grande figure du roman s'éloigna. Elle semblait dire : « Si tu ne veux plus de moi, si tu préfères aller enterrer tes très-chères, sacrifier ton imagination en pleurant autrui, si les discours commémoratifs ont plus de sel que mes chapitres, soit : va consoler en posant ta petite patte chaude sur l'épaule des rescapées ».

Cela devint régulier. À peine m'éloignais-je pour suivre un cours ou jouir d'une conquête, à peine revenais-je d'un salon, essayant de livrer ma pensée à des milliers de pages, à peine parvenais-je à m'asseoir qu'un son de cloche funèbre se faisait entendre.

La grande figure décomposée de mon roman, vraie peau de chagrin, recommençait sa litanie : « Si tu préfères danser la valse, soit : va dans les bras de tes innombrables cavalières faire valoir ton irrésistible sensualité, bien qu'elles meurent une à une ; aucune larme versée ou de petit cri déçu ne les fera revenir ».

Quelle jalousie dans ce roman en cours ! Ses plaintes ne manquaient pas de style. Tout s'effrita en lui ; les personnages le désertèrent ; les épisodes se chevauchèrent ; il fit nuit là où peu de temps avant le soleil éclairait des visages.

Les terres que j'avais découvertes étaient exiguës ; rien de vaste, de fort et de revigorant comme je l'espérais. L'exploitation commerciale du malheur des hommes auquel mon roman devait forcé-

ment faire allusion n'allait dégager aucun bénéfice. J'étais redevenu pauvre.

Mes mains toutefois s'obstinaient à courir encore sur le clavier de ma machine (j'étais résolument moderne). Mes tentatives étaient vaines. J'avais sombré dans une amère fiction, loin de mes contemporains. Je ne parvenais pas à produire ce qui chez eux m'enivrait : de beaux récits altiers. J'avais désiré une forme supérieure, embrigader ma pensée dans une histoire ; elle n'intéresserait personne, plus moi en tout cas. Au lieu de se mesurer à n'importe quelle érudition ou narration passées, ne demandait-elle pas, cette écriture erratique, d'être juste une petite suite de proses, moins insignifiante qu'il n'y paraît ?

Je me pris d'amour pour ces proses. Rien qu'en entendant leurs noms, j'avais l'impression de réinventer mon époque. « Quand vous aurez fait le tour de ces vastes fictions qui font le tour de la planète, que vous restera-t-il messieurs ? », avais-je envie de dire à une assemblée imaginaire (il suffisait de sortir de chez moi pour en croiser les visages).

Dès lors je devins attentif à mes divagations. En échouant ainsi, du moins en apparence, je n'avais été aussi proche des hommes. Ils ont beau croiser leur propre histoire à la grande, rien n'égale les brèves heures de leur existence. Ils peuvent creuser descendre en elles comme en faire de longues-vues ; ils atteignent cette évidence : nous sommes proches les uns des autres à cause de cette intimité fait de mille petits riens, fragmentée en mille et une petites proses.

Je ne récuserai pas les bienfaits d'une telle découverte. Que ceux qui peuvent nous charmer avec leur vaste roman l'agitent comme un mouchoir sous notre nez. Nous sommes tous occupés dans un coin de notre tête à composer nos petites proses. S'il y a des mortes dans ma vie, si je ne cesse de danser sans parvenir à transcrire ce long souffle qui, je l'ai cru, m'habitait, autant accueillir ce paradoxe et en faire la matière de mon écriture.